



SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE NATIONAL DE LA RENAISSANCE AU CHÂTEAU D'ÉCOUEN



ASSOCIATION SOUS LE RÉGIME DE LA LOI DU 1^{er} JUILLET 1901 DÉCLARÉE SOUS LE NUMÉRO 03947
Siège Social : Musée national de la Renaissance, Château d'Écouen, 95440 ÉCOUEN
Président : François-Charles JAMES
amis.renaissance.musee@club-internet.fr

Note information n° 223 – octobre 2015

AUXERRE ET TONNERRE : 26 et 27 septembre 2015

Le programme de cette sortie dans l'Auxerrois a été établi par notre Président, François-Charles James. Il nous a accompagnés tout au long de ces journées, en commentant, avec talent, les différents monuments visités, complété par Françoise Perrot, Vice-présidente, pour les vitraux qui sont sa spécialité, sans oublier quelques remarques pertinentes de Thierry Crépin-Leblond, Directeur du Musée national de la Renaissance.

AUXERRE - Une grande partie de la première journée lui est consacrée, ville très agréable qui a conservé son caractère ancien.

La chapelle Notre-Dame-des-Vertus : on trouve trace de cette chapelle, aujourd'hui en ruines, contre le mur sud de la cathédrale. Construite en 1561, comme il est indiqué sur la voussure du portail, elle avait alors remplacé une maison canoniale. La voussure est à caissons octogonaux décorés. Une frise ornée de grecques et de divers motifs est encore existante. Son mauvais état suite à l'effondrement de la voûte avait entraîné sa démolition en 1780.

La cathédrale Saint-Etienne : Du 5^e au 13^e siècle, quatre édifices successifs, dont il ne subsiste que la crypte du 11^e siècle, ont été relevés à l'emplacement qu'occupe actuellement la cathédrale gothique dont les travaux ont été entrepris vers 1214 et qui durèrent plus de deux cents ans. Par la suite plusieurs aménagements ou restaurations interviendront. Les archives sont quasi inexistantes et, jusqu'à une époque récente, les sources principales étaient les Gesta des évêques d'Auxerre et les mémoires de l'abbé Lebeuf suivis par plusieurs études. Les récents travaux du Centre d'Etudes Médiévales réunis dans le colloque international de 2007, ont apporté un éclairage nouveau, complétant ainsi la connaissance de ce monument.

L'initiative de la reconstruction dans le nouveau style, le gothique, revient à l'Evêque Guillaume de Seignelay et à son successeur, Henri de Villeneuve ; mais les travaux ne furent terminés qu'entre 1520 et 1545. C'est par le chœur que commencèrent les travaux mais en même temps on note une amorce des croisillons, de la nef et de la façade. Différentes dates gravées dans la pierre donnent une idée de l'avancement du chantier et de son déroulement : 1525 et 1531 dans l'escalier de la tour ; mais le couronnement de celle-ci avec la lanterne de style Renaissance n'interviendra qu'en 1543. Cependant le chantier n'était pas achevé lorsque survinrent les guerres de Religion en 1567 qui causèrent de nombreux dégâts. L'évêque Jacques Amyot, pour lequel existe encore le tombeau, entreprit des travaux de restauration qui se poursuivirent au cours des siècles suivants. Après de nouvelles dégradations dues à la Révolution, de grands travaux furent à nouveau entrepris sous l'impulsion de Prosper Mérimée au 19^e siècle et plus récemment, depuis 2001.

Les vitraux contribuent très fortement à la richesse de la cathédrale même s'il y a eu beaucoup remontages dont certains remontent au 13^e siècle (également des 14^e et 15^e siècles). Nous nous attardons notamment sur ceux du transept avec ses deux roses du 16^e siècle. C'est l'évêque François 1^{er} de Dinteville qui a commandé la rose du nord consacrée à l'Immaculée Conception, en 1528 : au centre la Vierge, en robe blanche, est vénérée par les anges qui sortent des nuages, au milieu des symboles des litanies (porte du ciel, le jardin clos...). En haut, dans une gloire d'or se trouve la Trinité. Le reste de la fenêtre est consacré à l'histoire de Joseph (après 1567). La rose du sud a été commandée par l'évêque François II de Dinteville en 1550 comme l'indique une inscription moderne sur ce vitrail. Il sera complété par le peintre verrier Guillaume Cornouaille aux frais de Gaspard Damy en 1595. Cette rose représente le Père éternel au milieu des puissances célestes sous lesquels se déroule l'histoire de Moïse. De même la rose de la façade commandée par François II de Dinteville vers 1550 a été restaurée suite à une destruction partielle, par Guillaume Cornouaille aux frais des chanoines qui y firent peindre chacun leur saint patron avec les armoiries. Nous remarquons également dans le déambulatoire, du côté sud, un vitrail blanc commandé par Jacques Amyot, représentant saint Jacques-le-Majeur assis sur un trône au dessus duquel s'élève le Christ en croix..

Le Trésor : il se trouve dans la chapelle sainte Catherine qui avait été ajoutée au 14^e siècle. Le Trésor est essentiellement constitué du don d'un collectionneur auxerrois, Germain Duru en 1863. Nous admirons, en particulier la remarquable mise au tombeau, peinte sur ardoise, de la première moitié du 16^e siècle récemment attribuée à Luca Penni. On y voit Joseph d'Arimathie portant le Christ que l'on vient de détacher de la croix tandis que saint Jean l'Evangéliste soutient la Vierge et que Marie-Madeleine enduit le corps du Christ d'onguent.

Un autre tableau dans le déambulatoire nord retient notre attention : une huile sur bois, d'un auteur anonyme, qui représente « la lapidation de saint Etienne », selon les textes bibliques. Ce tableau, du patron de la cathédrale, daté sur la pierre soulevée par le bourreau, à droite, de 1550, est sans doute issu de l'entourage de François II de Dinteville, ce dernier étant représenté sous les traits du prêtre, qui, le visage tourné vers un personnage enrubanné, désigne la scène du supplice. Les armoiries présentes sur le tableau devraient permettre d'identifier le donateur (encore inconnu).

Un dernier regard dans le chœur avant de quitter la cathédrale nous permet de voir, à gauche, le buste de Jacques Amyot et, à droite, un médaillon de Nicolas Colbert (frère du ministre de Louis XIV) qui fut évêque en 1772.

Portail de l'ancien évêché, connu également sous le nom de portail de l'officialité. En effet, ce portail de type « arc triomphal », comportant une porte pour piétons et une porte pour carrosses, donne accès aux deux établissements : l'évêché et, à droite, l'officialité. L'œuvre est datée de 1551. Serlio qui est en lien avec la famille de Dinteville comme l'indique une lettre de cette époque, pourrait être l'auteur du dessin. Certains éléments de ce portail se retrouvent dans le 5^{ème} livre de son traité, en particulier, dans la page de titre. Vu de la rue ce portail, très décoré, est l'antithèse de la façade sur cour, entièrement nue.

Eglise Saint-Eusèbe : La première église dédiée à saint Eusèbe remonte au 7^e siècle et appartenait à une communauté de moines. Ce monastère était alors construit hors les murs. L'invasion des Normands en 887 dut l'endommager fortement car, selon les chroniqueurs, elle était réduite à néant lorsque l'évêque rétablit des chanoines provenant de l'abbaye de Saint-Laurent de Cosne, avec à leur tête, un abbé à la fin du 11^e siècle. D'importants travaux seront effectués alors à l'église au cours des 12^e et 13^e siècles. Le chevet s'étant écroulé en 1523 fut rapidement rétabli comme le précise une inscription dans la chapelle d'axe portant la date de 1530. En 1654, des chanoines de Sainte-Geneviève-de-Paris remplacent ceux de Saint-Laurent et entreprennent des travaux : chapelles de confrérie, vitraux, stalles...

Le chœur est à cinq pans et entouré d'un déambulatoire se terminant par deux chapelles réunies par une colonne qui reçoit l'ensemble des voûtes. A noter également la colonne monolithe dans l'axe du chœur et un ensemble vitré tout à fait exceptionnel dans le chœur même si les restaurations n'ont pas toujours été bien réalisées. Certains remontages se poursuivront jusqu'en 1967.

Ce chœur devait être l'amorce de la reconstruction complète de l'église comme le montrent les pierres d'attente à l'extérieur.

Quelques tableaux sont intéressants comme « la Cène » ; « le Suaire de Saint-Germain », étoffe syrienne antique, est en dépôt à l'abbaye Saint-Germain ; cependant sa présence est rappelée par un mauvais fac-similé.

Eglise Saint-Pierre : La plus ancienne mention de cette église se trouve dans le règlement de prières d'Aunaire qui fut évêque d'Auxerre de 561 à 605, mais c'est seulement au milieu du 8^e siècle, après une longue période de vicissitudes, qu'elle devint simple collégiale de chanoines avant d'être érigée en abbaye vers 1170 par l'évêque Guy de Toucy. Après un incendie, elle sera restaurée en 1277. L'église était alors partagée entre les moines qui occupaient le chœur et les paroissiens, la nef mais ceux-ci n'avaient pas l'usage des cloches. Ils entreprirent en 1536 la construction d'un clocher à leur seule disposition. L'inscription gravée à la base est aujourd'hui illisible. Pillée et incendiée en 1567 par les protestants, elle sera d'abord restaurée conformément aux marchés conclus en 1569 mais avec prévision d'une reconstruction du chœur. Celle-ci débuta dans les années 1573 aux frais des paroissiens. Les dates gravées de 1595, du côté sud, à hauteur de la corniche entre les deux dernières travées du chœur, et celle de 1608, du même côté mais à l'intérieur, en haut du gouttereau de la travée mais également celles de 1613 sur la culée d'un contrefort, de 1615 et 1616 peintes sur deux nervures de la voûte, permettent de suivre l'évolution des travaux. Ceux-ci se poursuivront comme le montrent divers marchés aboutissant à un achèvement en 1656.

La façade présente un décor un peu théâtral avec la présence des ordres, unitaire malgré trois étapes de construction successives entre 1630 et 1658. On connaît le nom de certains architectes : Isaac Gillot et Blaise Chériau.

A l'intérieur se trouvent des vitraux historiés mais beaucoup ont été détruits au cours des bombardements de la 2^{ème} guerre mondiale. On peut cependant encore voir ceux correspondants à saint Sébastien ou la présentation de l'Enfant Jésus au Temple. Il existe également des fresques, celle de sainte Anne, par exemple.

JOUANCY - Château

Nous sommes accueillis par son propriétaire, Bernard Collette, architecte en chef des Monuments Historiques honoraire, qui après l'avoir acheté en 1980, une partie étant complètement en ruines, l'a restauré avec passion.

Il nous retrace l'histoire de la ville et du château : des mentions concernant la ville existent dès le 12^e siècle, puis en 1250 le fief est vendu par Jean de Polisy à Miles de Noyers, comte de cette ville. En 1448, le domaine échoit à Bonne de Damas épouse de Jean d'Edouard qui le conserve jusqu'à la fin du 17^e siècle.

En 1563, Nicolas d'Edouard fit démolir l'ancien manoir ruiné et reconstruire le château actuel par Nicolas Dange de Troyes comme en témoigne une inscription gravée sur le corps de logis « LAN MIL Vc SOYXANTE ET TROIS NICOLAS DANGE NATIF DE TROYE EN COMMENSA CE BASTIMEN ET Y A PERDU MILLE FRANCS » La construction était à peine terminée à la mort du seigneur en 1575. En 1682, le château passe aux Pernes d'Epinac et, en 1740, à Armand-Jean de Senevoy. Dès la première moitié du 19^e siècle, le château est en mauvais état et le décor intérieur a été pillé. Les terres sont morcelées en plusieurs propriétés agricoles.

Bernard Collette nous commente ensuite l'extérieur du château qui paraît inspiré du Traité de Serlio dont les conceptions sont très à la mode à cette époque. Il nous fait également remarquer l'utilisation de plusieurs matériaux uniformisés grâce à un enduit. A l'arrière, on peut voir les traces de ce qui devait être une baie arrondie, celle qui éclairait « le pièce froide », c'est-à-dire celle où l'on pouvait se rafraîchir en été.

Nous pénétrons ensuite à l'intérieur : l'entrée possède un plafond à caissons « à la Serlio ». Dans la grande pièce située à gauche de l'entrée on peut admirer la cheminée monumentale qu'il a refaite de manière admirable. En effet, celle d'origine, ornée du monogramme de Nicolas d'Edouard avait été vendue à un américain en 1927. Le plafond a été refait à l'identique et le sol a été refait avec des carreaux semblables à ceux du sous sol du château de Blois.

Ce château fut une véritable découverte et la visite bien intéressante grâce aux commentaires éclairés de son propriétaire.

La fin de journée fut particulièrement agréable à tous, le Président François-Charles James et son épouse, nous ayant reçus chez eux avec une très grande convivialité. Cet accueil chaleureux et spontané nous est allé droit au cœur et restera marqué dans nos mémoires.

CRAVANT – Église Saint-Pierre-et-Saint-Paul

Selon les archives de l'Yonne, les mentions concernant Cravant remontent au moins au 10^e siècle et l'église a appartenu au chapitre cathédral d'Auxerre. Celui-ci imprima sa marque avec, notamment, la construction, hors œuvre, de la tour. L'église présente différentes époques de construction, la façade très médiévale datant du 13^e siècle. De la nef ruinée, sans doute pendant la guerre de cent ans, il reste à l'extérieur des fragments de façade rejointoyée au mortier rouge, la tourelle d'escalier à pans coupés, le dernier pignon du collatéral sud avec sa corniche à corbeaux et, à l'intérieur, les piles quadrangulaires et les grandes arcades en tiers point. Tout le reste témoigne d'une reconstruction au 15^e siècle, à l'exception du chœur entièrement refait au 16^e siècle en matériaux de qualité par un architecte qui a su allier traditions gothiques et innovations de la Renaissance. Il n'y a pas d'éclairage direct dans le chœur et le chevet. Les grandes arcades en plein cintre retombent sur douze piles élancées, de plan cruciforme, cantonnées de pilastres avec chapiteaux corinthiens. Des niches, de style Renaissance, sont placées sur ces piliers et contiennent des statues mais qui ne sont pas d'origine. Les travées des bas-côtés, du déambulatoire ainsi que la chapelle d'axe, sont voûtées sur croisées d'ogives avec liernes et tiercerons tandis que les chapelles rayonnantes ont un voûtement à caissons. Une grande chapelle, hors œuvre, ouverte sur deux travées du collatéral porte la date de 1594 à la clef de voûte. Une chapelle, moins importante, lui fait suite à l'ouest, voûtée de façon identique et porte la date de 1597 sur une clef de l'arcade ouvrant sur le collatéral et de 1598 sur la clef de l'arc de la baie percée sur le mur du fond. A remarquer également dans une chapelle une Vierge à l'Enfant, objet d'un culte local : Notre-Dame d'Arbaut. Dans une autre chapelle où est placé un autel privilégié, avec un bel exemple de retable, on remarque un plafond à caissons, en berceau surbaissé.

Les vitraux ont été très ruinés avec le temps et notamment au cours de la dernière guerre. Cependant, on peut noter quelques éléments intéressants d'un vitrail du 16^e siècle consacré à l'Immaculée Conception : la Vierge était représentée en prière et surmontée des litanies.

Le Président nous précise que la connaissance de cette église a été renouvelée par de nouvelles interprétations issues du colloque de Tours de 1998 avec la contribution de Catherine Chédeau : « L'église dans l'architecture de la Renaissance ».

SAINT-BRIS-LE-VINEUX- Église Saint-Prix-et-Saint-Cot

De l'église fondée par saint Germain au 5^e siècle et des édifices successifs qui l'a remplacèrent jusqu'au 12^e siècle, il ne reste rien. La famille de Mello entreprit la reconstruction de l'église mais les travaux s'étalèrent dans le temps : la tour est du 12^e siècle, la nef avec les bas-côtés ainsi que le clocher du 13^e siècle, le bas-côté sud du chœur du 14^e siècle. Enfin le chœur proprement dit et le bas-côté nord ont été reconstruits à l'initiative de François 1^{er} de Dinteville 1^{er} : la dédicace intervint en 1520.

La façade, dont les statues ont disparu, correspondant à la reconstruction du 13^e siècle est très sobre. De la même époque, le clocher est une grosse tour carrée, flanquée d'une tourelle d'escalier et épaulée aux angles de gros contreforts. Tandis que la partie basse ne présente qu'un socle massif sans ouverture, la partie haute, au contraire, est richement décorée d'un étage d'arcatures aveugles, couronné d'un large bandeau souligné d'un rang de crochets.

Le chœur possède des fenêtres hautes avec remplages variés et surmontées d'une frise à modillons sculptés. L'assise supérieure de la corniche est creusée en forme de chéneau et, à l'aplomb de chaque arc boutant, une tête de lion, la gueule ouverte, rejette l'eau. Le rampant des arcs boutants est également creusé en forme de chéneau, dont les culées sont garnies de gargouilles qui rejettent l'eau : c'est le principe utilisé dans l'antiquité romaine. A l'intérieur, le chœur ouvre sur les bas côtés qui l'entourent par une colonnade dont les piliers sont surmontés de chapiteaux à motifs divers. La travée de l'abside, éclairée par trois baies séparées par des pilastres terminés par des chapiteaux composites à décor d'arabesques est voûtée en coupole appareillée et décorée de liernes et tiercerons. Six clefs pendantes complètent la décoration. Les chapelles des bas-côtés, voûtées en coupole avec caissons, dans le style de Serlio, possèdent les autels avec retables en pierre intégrés dans la maçonnerie. Dans l'une d'elle, dite chapelle des seigneurs, se trouve un sarcophage en pierre, de type mérovingien, dans lequel fut placé le corps de saint Cot (aujourd'hui vide). En outre la clef pendante de la croisée d'ogives porte les armoiries des familles de Mello et de Coligny. Dans le chœur se développe dans les lunettes, une statuaire représentant les vertus. On y trouve également la grande fresque représentant l'arbre de Jessé (environ 7 sur 5 mètres). Une inscription, en bas de cette œuvre, nous dit qu'elle fut peinte en l'an 1500 par les soins d'Edme Escorhot et de sa femme Deline. Ils sont représentés agenouillés dans la partie inférieure, près de leurs saints protecteurs. Sur fond rouge, des rameaux s'enchevêtrent harmonieusement et des fleurs aux larges corolles soutiennent les bustes des ancêtres du Christ identifiés par des phylactères à leurs noms. Une inscription a été ajoutée : « En 1761 ce tableau a été nettoyé par les sieurs Jacques Goisot et Hiacinthe Felix par ordre de Monsieur Nicola Felix, receveur de cette église ». A remarquer également les restes d'une peinture plus ancienne, placée sur le soubassement du clocher et représentant « la résurrection des morts au jour du Jugement dernier ».

Le sol de l'église est presque entièrement recouvert de dalles funéraires et notons aussi la superbe chaire polygonale de la fin du 15^e siècle.

Enfin, l'intérêt de cette église, outre sa grande qualité architecturale, réside dans ses vitraux des 15^e et 16^e siècles. La date de 1552 y est inscrite, époque à laquelle l'évêque François II de Dinteville soutenait une école de peinture à Auxerre ce qui a amené l'abbé Bonneau, dans une notice de 1899, à attribuer les vitraux aux Germain ou Cornouaille d'Auxerre mais l'observation montrerait plutôt une influence troyenne... Les verrières de l'abside représentent, à gauche, l'Ancien Testament, au centre, datée de 1559, la vie du Christ, et à droite, l'histoire de saint Prix et saint Cot. On trouve également dans les chapelles de riches vitraux en grisaille comme la vie de la Vierge, ou celui de saint Jean-Baptiste daté de 1546 ou bien encore l'histoire de saint Pierre et saint Paul de 1547, ou coloriés, évoquant notamment la vie de saint Hubert, patron des chasseurs, de sainte Reine martyrisée avant d'être décapitée pour avoir refusé les avances d'Olybrius, ou bien encore les histoires de saint Denis, saint Bond, saint Marcou, saint Roch, saint Michel et bien d'autres encore.

LIGNY-LE-CHATEL : Église Saint-Pierre-et-Saint-Paul

Lors du projet de reconstruction du vieux sanctuaire un accord a été conclu en 1539 entre le chapitre cathédral de Langres pour la prise en charge du chœur et les habitants et le Seigneur pour les chapelles mais la reconstruction ne fut pas achevée comme le montrent, à l'extérieur, les pierres d'attente amorçant le transept et la nef. En outre les travaux ne démarrèrent qu'en 1554 comme le rappelle l'inscription gravée sur le parement de la première travée du bas-côté sud du chœur tandis que les dates de 1556 et 1559 sont présentes dans le bas-côté nord.

Le chœur dont le chevet est à cinq pans, est profond de quatre travées, orné, de part et d'autre, de bas-côtés sur lesquels s'ouvrent des chapelles éclairées par des baies en plein cintre. Malheureusement les vitraux ont été très endommagés par un important épisode de grêle en 1865 puis par les bombardements de la dernière guerre. Les chapelles présentent des tableaux directement sculptés dans la paroi du mur. Notons, par exemple, le retable de la chapelle saint Vincent, avec « le baptême du Christ » et son cartouche de 1566, ou l'autel Renaissance, avec des scènes de la vie de Marie, dans la chapelle saint Nicolas qui possède également une piscine datée de 1559. La chapelle du Rosaire a été fondée en 1594 par Claude Rousseau et possède un retable en bois peint avec dorure. Il est encadré par des colonnes corinthiennes au dessus desquelles se trouve « une adoration des Mages » ainsi que dans une niche « une Vierge à l'Enfant et au raisin » en pierre peinte de la même époque. Un grand Christ en bois, du 16^e siècle, a été suspendu à l'arc de transept. Il est entouré de la Vierge et de saint Jean.

À l'extérieur, nous nous attardons sur la partie Renaissance qui fait référence à Serlio dont le traité est, en quelque sorte « la Bible » pour les architectes de cette époque. Mais l'influence de Bramante se remarque également, avec son style italianisant à la porte percée dans le croisillon nord qui ouvrait sur le cimetière. C'est la porte d'une chapelle édifée dans le cimetière en 1566 par Jean Chantreau, vicaire de Vigny qui a été déplacée et disposée en oblique comme le montrent les colonnettes entourant la porte, dont la section est un peu déformée. Elle est décorée par un arc surbaissé et des piédroits. L'imposte contient trois niches entourées de colonnettes et de pilastres ; à la partie supérieure, un bas relief symbolise la Rédemption : trois anges recueillent le sang des plaies du Christ, tandis que Marie-Madeleine étreint la croix, Marie étant placée à gauche et saint Jean à droite. Au dessus de la croix, un pélican nourrit ses petits de son sang tandis que la lune et le soleil vont disparaître dans les ténèbres.

TONNERRE

Église Notre-Dame : Depuis au moins le milieu du 10^e siècle, Tonnerre était le siège d'un comté qui appartenait, par alliance, à la fin du 15^e siècle à la famille Husson.

L'église construite au 12^e siècle se trouve située à l'extrémité de l'enceinte qui englobait le château et l'Hôtel Dieu. Une reconstruction partielle fut entreprise en 1536 pour la partie ouest, la tour faisant partie du projet initial avec la façade.

Très endommagée par les bombardements de la dernière guerre et le manque d'entretien, il ne nous est pas permis de pénétrer à l'intérieur ; nous observons donc la façade de type Renaissance, qui présente un portail séparé en deux par un trumeau. Au dessus se trouve un étage composé de trois arcades surmontées d'un entablement soutenu par deux colonnes avec fronton. Les motifs de sculpture, en bas-relief, sur les parois latérales, retracent l'histoire de la Vierge ; ils sont très effacés et ont dû, en outre, souffrir de l'incendie survenu en 1556. On note des niches aujourd'hui vides. La voussure du portail comprend trois cordons d'anges tenant les attributs de la Passion et d'autres sujets mutilés. On peut noter aussi une superposition des ordres très raffinée, de belles chutes de guirlandes sur les colonnes. Il existe des marchés pour les travaux des deuxième et troisième niveaux qui se situent avant la construction de la tour. Celle-ci, haute et carrée, se situe sur le côté nord de la façade, et porte sur une face la date de 1620.

Hôpital Notre-Dame des Fontenilles : Il fut fondé en 1293 par Marguerite de Bourgogne, comtesse de Tonnerre, et veuve de Charles d'Anjou, roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem.

Pour nous, l'intérêt essentiel de la visite est de voir le **Sépulcre**, une superbe œuvre du 15^e siècle. Dès l'origine, il a été placé le 30 avril 1454 dans « la chapelle du revestière » où il se trouve encore. Commandé par un riche marchand de la ville, Lancelot de Buronfosse, il a été exécuté par Jean Michel et Georges de la Sonnette, imagiers, comme l'attestent les reçus de paiements de 1453 et 1454. Les expressions des visages, la qualité des drapés des vêtements font de cette mise au tombeau une œuvre tout à fait remarquable et majeure dans l'art bourguignon.

Une salle conserve aussi de très beaux **ornements sacerdotaux**. Il s'agit de pièces de velours de soie semées d'étoiles à huit branches, de soleils à six rayons, sur lesquelles sont appliquées des broderies. Ces ornements ont été offerts par Louis II de Husson, comte de Tonnerre. On remarque, en particulier, une chape de velours rouge brodée d'or et de soie ornée de l'écusson du donateur, des chasubles ou des dalmatiques, également richement brodées et à ses armes, le tout dans un état remarquable. Thierry Crépin-Leblond, sans vouloir se montrer particulièrement crédule, s'interroge cependant sur la fraîcheur de ces ornements vieux de cinq cents ans....et se demande s'il ne s'agirait pas d'un remontage ultérieur. Les comptes de l'hôtel Dieu apporteraient peut-être une réponse mais pour le moment la question reste ouverte.

La journée se termine et il nous reste à remercier les artisans de ces journées, qui furent très riches : bien sûr notre Président et son épouse mais aussi Françoise Perrot et Thierry Crépin-Leblond pour leurs contributions complémentaires sans oublier Catherine Fiocre pour l'organisation de cette sortie.

Roselyne Bulan
Secrétaire générale adjointe